



HAL
open science

Addis Abeba en février

Benoit Gaudin

► **To cite this version:**

Benoit Gaudin. Addis Abeba en février. Martine Valentin. Aller-Retour, L'Harmattan, 2014, 979-10-92190-01-4. hal-01429307

HAL Id: hal-01429307

<https://hal.science/hal-01429307>

Submitted on 9 Jan 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Addis Abeba, en février.

Benoit Gaudin

La villa est coquette, dans une allée fleurie. Des arbres la protègent des regards, autant que le mur d'enceinte. Un portail en fer nous la dévoile, elle a l'air vide, un peu abandonnée : « Ah, mais tu es bien logé ! » dis-je naïvement à Amir. Il baisse la tête et me montre sa vraie maison : un cabanon en torchis et tôle ondulé, adossé au mur d'enceinte derrière le portail qu'il referme. Une cahute de gardien. Et encore...

Amir est coureur de fond. Membre de l'équipe nationale. C'est du moins ce qu'il affirme et ce qu'il arbore, avec son survêtement aux couleurs du drapeau national et ses chaussures « running » d'une grande marque d'équipementier sportif européen. Il s'entraîne tous les jours, même le dimanche bien sûr. Même les jours de jeûne, ajoute-t-il. Amir est musulman, soumis aux exigences du ramadan autant que ces acolytes chrétiens le sont aux nombreuses exigences de jeûnes de l'église éthiopienne. Mais peu importe la religion, puisqu'il faut s'entraîner. Tous les jours. Ou du moins tous les jours où on le peut. Parfois, en fin de mois, le salaire est épuisé et il lui faut traverser une bonne partie de la capitale pour aller manger chez un oncle bienveillant. On ne peut pas s'entraîner le ventre vide.

La cahute d'Amir a une petite porte de guingois, et un cadenas dérisoire. Il faut se courber pour entrer, puis s'asseoir car le plafond est trop bas. On s'assoit sur le lit, qui occupe presque toute la pièce, il n'y a qu'une pièce. Tout de suite, Amir allume la télé, met une cassette vidéo et commente la course qui défile. Tous les détails lui parlent. Je ne vois qu'une course d'athlétisme, mais lui connaît les noms des coureurs, leur état de fatigue, les symptômes de cette fatigue, la distance à l'arrivée, l'indice d'une stratégie d'attaque, et mille autres choses que je n'écoute plus, occupé que je suis à observer sa demeure. Autour de l'écran de la petite télé, les murs en terre sur une trame croisée de bâtons sont par endroit recouverts de journaux collés. Oui, quand il pleut, ça coule. Mais surtout, ça fait du bruit, la pluie sur la tôle ondulée. Et ça gêne pour dormir, pas bon pour l'entraînement.

Amir a de la chance. Il fait partie de ceux qui ont réussi. Il est coureur professionnel, salarié par l'un des clubs d'athlétisme de la capitale. Son salaire, équivalent à environ 15 euros par mois, n'est pas suffisant, certes. Mais combien de jeunes coureurs rêveraient de pouvoir être payés pour s'entraîner ? Le matin à l'aube, on les voit par dizaines se lancer par grappes dans l'obscurité des rues de la capitale, profitant que les voitures et bus dorment encore. Des garçons, des filles, des ados ou même des adultes, qui courent à vive allure, effleurant à peine le sol dans de longues foulées. Ils passent en silence et sont déjà loin. On les retrouve sur Meskel Square, le cœur de la ville, à un jet de pierre du stade national : ils enchaînent des séries de mouvements cadencés, en file indienne, dans des entraînements enlevés et silencieux, studieux. L'ambiance est au travail, à la concentration, à l'effort. Il faut repousser ses limites, pour atteindre le plus haut niveau possible, pour pouvoir espérer percer un jour. Comme Amir, ils ont fait le choix de l'athlétisme pour s'en sortir et sont tendus comme des arcs vers ce but, mobilisant l'ensemble de leur énergie, de leur existence, sur cet objectif.

Après sa télé et sa cassette vidéo, Amir me montre sa valise. Elle est là, au pied du lit, près de la porte, prête à partir. Pour l'instant, elle fait office de meuble de rangement, c'est son seul meuble de rangement d'ailleurs. Amir rêve de partir. Aux Etats-Unis. Décrocher une bourse dans un collège ou une université. Une invitation, un green card, un visa... Ah, ce serait tellement bien ! Est-ce que je peux lui rédiger une invitation pour l'aider à obtenir un visa ? Voilà une demande à laquelle je ne m'attendais pas. Ma réponse ressemble à une débinade : en France, les universités n'ont pas d'équipe d'athlétisme. Oui vraiment, les USA, c'est bien, me répond-il, pensif. Quelques mois plus

tard, il m'envoie un email de triomphe, depuis la Terre Promise, où il avait visiblement réussi à s'infiltrer. La diaspora éthiopienne est bien implantée aux USA et des filières d'émigration drainent régulièrement des coureurs vers le circuit des courses à primes ou vers les compétitions interuniversitaires.

Trois ans plus tard, Amir ne répond plus. Il n'évoque rien non plus à Big Brother Google. Qu'est-il devenu ? Lui qui rêvait d'arrêter de courir pour pouvoir avoir un travail normal, a-t-il trouvé sa place dans le rêve américain ? Laissez-moi rêver. Et oublier ce qu'il advient aux émigrés noirs sans papier ni qualification professionnelle en ces terres de liberté économique. Au moins aura-t-il tenté. Et partiellement réussi, alimentant le mythe auprès de tous ceux qui continuent à courir tous les matins dans l'obscurité des rues d'Addis Abeba.